

Sylvie Mombo

LA CONTEUSE ET AUTRICE puise dans les histoires du monde entier pour captiver les publics de tous horizons. Son talent s'est récemment illustré dans le spectacle musical *Birima*, aux côtés de Youssou N'Dour. propos recueillis par Astrid Krivian

Je viens d'une famille qui affectionne le verbe, la parole, l'oralité, l'échange. Mon père, gabonais, aimait les chansons à textes (Jacques Brel...). Dans notre appartement en banlieue parisienne, nous recevions des personnes de la diaspora gabonaise: elles venaient avec leurs histoires, lesquelles étaient tellement malaxées, racontées qu'elles devenaient épiques. Elles m'ont appris l'observation et l'écoute, et ont sculpté aussi ma façon de raconter.

Mon appétence pour le dire est aussi liée à une aire géographique – la francophonie.

Ce plaisir présent en Afrique à jouer avec la langue française, faire danser les mots, créer des expressions, des néologismes. On le retrouve avec le créole en Guadeloupe, d'où ma mère est originaire. J'ai découvert sur le tard que son père était le conteur du quartier. Sans le savoir, j'ai épousé la passion de mon grand-père. Après mes études d'histoire, j'ai travaillé comme danseuse, ainsi qu'au sein d'une médiathèque. À la suite d'une blessure, je me suis lancée dans l'art du conte.

Je ne raconte pas de manière traditionnelle; j'y mets mon énergie de femme citadine, issue d'un métissage.

Ça donne à ma parole une singularité. «Il était une fois» ouvre l'espace des possibles, sollicite mon imaginaire, ma créativité, ma capacité à m'émouvoir. Je le sens chez le public, dans leurs yeux, leurs corps qui se relâchent, ou qui se tendent. Je dépose une histoire, et chacun en fait sa lecture. La morale n'est pas toujours donnée dans un récit; c'est aussi à l'auditeur de se la créer. En représentation, le conteur dispose d'une histoire, d'un public et d'un lieu: c'est la rencontre de ces trois éléments qui va créer l'art de raconter, la saveur de ce moment partagé.

La puissance du conte, c'est son universalité. Il constitue l'essence de notre humanité; ces récits nous dépassent, traversent les siècles. Le conteur est juste dépositaire de cette mémoire datant du premier tremblement du jour. Je travaille mes histoires dans le temps, pour penser à leurs odeurs, à leurs rythmes, et donner de l'épaisseur aux personnages.

Tant que l'on raconte, on est en vie. Avec le conte, on tient la mort à distance, et on la dompte. À travers son langage symbolique, ses personnages archétypaux, on peut écouter le pire, l'horreur de la condition humaine. Les symboles sont comme des pare-feu pour nous protéger, on est dans l'envers du monde. Le conte permet de nommer l'innommable. Ce langage qui relève de la magie agit sur notre psyché, notre corps, notre relation à l'autre.

«**Si vous savez ce que vous avez à faire sur scène, c'est gagné.**» Cette phrase du conteur Didier Kowarsky ne m'a jamais quittée. Elle peut se décliner pour parler de notre place dans la vie: traverser l'existence, c'est aussi savoir quel est notre but, notre direction, notre mission assignée, nos points d'escale.

J'exerce un métier solitaire. J'ai donc beaucoup aimé participer à *Birima* [conte musical de Youssou N'Dour et Pape Oumar Ngom joué au Théâtre du Châtelet, à Paris, en septembre 2023, ndlr]. Nous étions 43 artistes à porter ensemble une même histoire. C'était la force du récit. Je sentais l'énergie du groupe, j'étais à la fois le batteur, le comédien, la danseuse... C'était merveilleux. ■



Matières à conter, Sylvie Mombo et Sylvain Allemand, Sérendip'Éditions.



«**Traverser l'existence, c'est aussi savoir quel est notre but, notre direction, notre mission assignée.**»

DR

OLIVIER PADRE